

Le rendez-vous

par

Adrienne CHOQUETTE

Il se prit à parler.

« Pourquoi donc avais-je choisi cet endroit ? »

La vue, certes était admirable du haut de la colline où se tenait la maison, jusqu'à la rivière et au-delà. C'était fin août. Les jours alors sont parfois d'une telle transparence qu'un brin d'herbe se distingue d'un autre brin d'herbe. Je dus être tenté par un tableau possible. Oui, sans doute, voilà pour un peintre un motif suffisant.

Mais je ne suis pas peintre.

Peut-être la maison m'a-t-elle ému. Elle était petite, avec des contrevents de bois, un peu penchée par l'âge et revenue de ses anciennes prétentions. Maintenant, on pouvait penser d'elle ce qu'on voulait, y compris qu'elle n'avait pas été assez aimée, peut-être. Quelle maison n'a pas une histoire à raconter au poète ?

Mais je ne suis pas poète.

Ce dut être la solitude des lieux. Je ne connais rien de plus seul qu'une maison à l'écart du village, comme si on l'avait poussée par dédain ou par méfiance. Pendant que les autres caquettent par-dessus les clôtures de leurs jardins, celle-ci feint l'indifférence. En vérité elle meurt doucement, avec ennui et politesse.

Mais je n'éprouvais à cette époque nul besoin de m'anéantir.

Et d'ailleurs, cette maison-là avait une voisine éloignée, il est vrai, d'un arpent bien mesuré et guère plus bavarde qu'elle, probablement, mais enfin c'était une voisine. On m'avait dit qu'une dame anglaise, plus très jeune, y vivait avec ses fleurs et son chien.

Pourquoi donc me suis-je installé dans la maison sans feu de la colline ? Pourquoi y suis-je resté si longtemps ? Pourquoi en suis-je parti ? Au fait, combien de temps y ai-je vécu ? Dix jours ? Dix ans ? Je ne sais pas, je sais seulement que la rivière glisse, à jamais grise, entre les rives jaunes, que la maison n'a pas retrouvé par moi son ancienne confiance et que la lueur de la fenêtre de la dame vient encore de s'allumer au crépuscule.

J'aime les fleurs. Des roses, je m'approche avec respect et avidité, comme de créatures vivantes qui auraient assisté au premier matin de la terre, qui auraient vu le jour se déplier dans la main de Dieu.

De loin j'ai reconnu des roses dans le jardin de ma voisine. Je m'y suis dirigé. Elles étaient peu nombreuses et cependant on ne voyait qu'elles, lourdes, pâles, couvrant d'autres fleurs sans odeur et sans nom, et qui persistaient à vivre en ne s'épanouissant pas malgré des soins visibles. Quel jardin singulier !... ai-je pensé, interloqué par l'arrangement. À cet instant précis, un grondement animal me coupa le souffle : un énorme dogue venait de bondir du coin d'ombre de la galerie vers moi. J'ai vu sa gueule noire découvrir des crocs meurtriers. Alors j'ai rassemblé, pour mourir sans haine, la vision du jour et celle du jardin.

Quel commandement arrêta le chien à deux pas de moi ? Sa chaleur de fauve fit lentement le tour de mes jambes, ma chaleur à moi reflua dans mes membres par poussées douloureuses.

– *I am very sorry...* Je regrette... dit la dame anglaise surgie du massif, le sécateur en main, qui me considéra avec plus d'ennui que de sympathie.

Je voulus lui dire que ce maudit dogue était un moyen sûr de décourager les visiteurs, mais je n'arrivais pas à retrouver l'usage de la parole car la bête me flairait toujours. Je finis par supplier ma voisine du regard. Elle mit du temps à comprendre. Enfin une sorte de pitié et de dédain effleura ses lèvres sans fard et elle

murmura, mais si bas que je l'entendis à peine, un mot, un seul, auquel son terrible chien obéit aussitôt. « *Peace* », dit-elle, et la bête me quitta.

Je répétais malgré moi : « *Peace* », et je vis le chien se retourner et me regarder tel un homme étonné d'entendre prononcer son nom par une voix étrangère, étonné et incrédule.

– C'est son nom ? fis-je niaisement.

Ma voisine sourit tout à coup avec une parfaite aisance.

– Je l'ai eu quand il était tout petit, me dit-elle. Il ne m'a jamais quittée.

Tout en parlant, elle se penchait sur la bête et posait sa main, une main longue, délicate et brune, sur le crâne sans poils : une main aux légers réflexes nerveux, qui contrastait avec l'attitude plutôt placide de cette femme, une main sensible et racée qui ne semblait pas appartenir au corps épais, à la voix presque rude, au visage peu attrayant de ma voisine.

– Il s'appelle *Peace*. Paix, traduisit-elle, en ajoutant : c'est le nom qu'il a voulu lui-même. J'en connaissais plusieurs, je les lui disais un à un, mais il ne réagissait à aucun. Un jour, je l'ai appelé *Peace* et il vint se coucher à mes pieds. Croyez-vous que les bêtes préfèrent un nom à un autre ?

– Je le crois, répondis-je. Oui, je pense que les bêtes choisiraient leur nom et leur maître si cela leur était permis. *Peace* désirait porter ce nom, il sentait qu'il le méritait.

Ce fut ainsi que nous fîmes connaissance. Mais si ma voisine répondit d'assez bonne grâce à quelques questions que je lui posai sur la région, si elle accepta mes compliments à propos de ses fabuleuses roses, elle ne m'en offrit aucune ni ne m'invita chez elle. Je m'avisai bientôt que notre conversation tombait dès que je cessais de l'alimenter.

En retournant chez moi assez mécontent, je me dis qu'il était inutile de revoir cette femme si nous devons reprendre nos considérations sur le temps qu'il avait fait l'année précédente à pareille date en comparant la pousse des légumes. Après tout, pensai-je brutalement, cette sauvage n'est intéressée qu'à son chien ! Et je haussai les épaules sur une énigme qui me parut dégoûtante.

J'ai dit que nous étions le midi, ou ne l'ai-je pas dit ? Je me souviens d'avoir entendu l'angélus au clocher du village. Or le son de la cloche n'était perceptible qu'à midi. Le soir, la brume noyait les couleurs et brisait la voix.

Le vent se leva. Je dormis mal à cause d'un contrevent décroché que la nuit opaque m'empêchait de situer. Je m'aperçus le lendemain que c'était plutôt le châssis du grenier qui battait. Un clou suffirait à le fixer. Je cherchai une échelle, n'en trouvai pas, remis à plus tard d'avertir le propriétaire, oubliai complètement l'incident jusqu'à la nuit suivante quand le vacarme recommença.

Au matin, il pleuvait. Je suis sûr qu'il plut longtemps et abondamment car le bois de chauffage que je n'avais pas eu la précaution de rentrer pissait dans le poêle pendant que je surveillais un cerne humide au plafond.

Il a plu beaucoup, il a plus assez pour crevasser la route et gonfler la rivière. Je suis certain de ne pas me tromper car j'ai interrogé les gens du village. Ils m'ont répondu :

– Ce fut une grosse pluie bien dommageable pour les foins que d'aucuns n'avaient pas encore mis à l'abri.

Au crépuscule, lorsque les dernières gouttes restèrent collées aux vitres, je sortis dans l'intention de me rendre au village pour emprunter l'échelle dont j'avais besoin. En vérité, à la fin d'une interminable journée coupée d'avec la réalité, j'avais besoin de mes semblables. J'appelais à mon secours quelques bonnes grosses âmes d'hommes et de femmes ancrés dans la matière. Ce sont les seules gens qui déroutent l'imagination du diable.

J'avais franchi l'arpent qui menait à la maison de ma voisine, je reconnaissais déjà la lueur de sa lampe dans la fenêtre, quand j'aperçus une échelle contre la remise. Elle ferait bien mon affaire, pensai-je, et si la dame était dans son jardin, je lui demanderais de bien vouloir me la prêter une heure. Alors, machinalement, j'ai porté le regard dans le jardin. Ce que j'y vis me cloua sur place, à la façon du clou que je voulais fixer.

Mes yeux de chair, mes yeux qui ne croient que ce qu'ils voient ont vu un jardin SANS TRACE DE PLUIE. Sans trace ! Les roses et les fleurs inconnues qu'elles étouffaient, les massifs de verdure, et d'autres roses encore, tout cela était dans la lumière d'une fête

étrange, tout cela se pâmait comme ivre, comme engagé dans le flamboiement d'un soleil invisible et mortel...

J'ai regardé mes mains trembler le long de mon corps. Puis j'ai de nouveau regardé le jardin. Puis j'ai porté la vue peureusement sur la galerie où se tenait d'ordinaire le chien de ma voisine : il était là, il me regardait. *Peace*, ai-je murmuré, en imitant spontanément le ton de sa maîtresse.

Peace ne vint pas à la barrière mais il ne gronda pas et je le vis se déplacer lentement de façon à dégager la porte. Ensuite, il demeura tranquille, me regardant toujours d'un bon regard laid et calme.

Dites-moi, est-il vrai qu'il y a de ces gens qui peuvent expliquer chacun de leurs actes, qui connaissent exactement les motifs de leurs gestes et ne prononcent toujours que les paroles qu'ils désirent prononcer ; pour qui rien de leur âme ne leur est caché, qui sont justifiés de se fier à leur âme car elle ne les mènera jamais que vers ce qui est raisonnable ? Y a-t-il ces gens, dites-moi ?

J'allai à la galerie où se tenait un redoutable dogue et montai sans hésiter les trois marches. Je fus à la porte et je sonnai. Personne ne vint. Je réfléchis que ma voisine pouvait être occupée, qu'elle n'avait pas entendu le son. J'appuyai une seconde fois sur le bouton, fortement. Le mécanisme résonna à l'intérieur. « Elle est là, me dis-je, sa lampe est allumée et son chien veille. » Je jetai un coup d'œil à la bête. Elle m'observait comme n'importe quel chien qui a flairé un ami possible de son maître. Certainement *Peace* ne se fût pas tenu paisiblement sur son derrière si quelque chose dans la maison avait été anormal.

Je n'étais ni intrigué ni curieux. À vrai dire, je n'éprouvais rien, j'étais seulement décidé à voir ma voisine, il fallait que je voie ma voisine, bien que je n'eusse rien à lui dire ; j'étais certain qu'après l'avoir vue, je retrouverais le jardin imbibé de pluie et la terre bien gorgée d'eau comme la route, comme mes chaussures, comme les feuilles, comme toute la région...

J'ai tourné la poignée de la porte. Elle a obéi. J'ai poussé doucement cette porte. Je me suis trouvé dans un très petit vestibule d'où j'ai entendu une voix de femme dire quelque chose en anglais à quelqu'un qui n'a rien répondu. J'ai fait cinq pas en

direction de la voix, je me suis trouvé au seuil d'un salon, j'ai reconnu ma voisine, assise dans un fauteuil ancien et vêtue d'une robe de soie. Sur un guéridon, il y avait un plateau admirablement travaillé. Dedans, deux verres de porto et une assiette de biscuits. Sur le bord du plateau, une rose fraîchement cueillie...

Suis-je de nature indiscret sans l'avoir jamais su ?

Je suis resté longtemps, très longtemps au seuil du salon. J'ai eu le temps de sentir l'angoisse me quitter, et la surprise, et l'effroi, comme si le jardin maléficié et un *bull* noir à l'œil noir sanglant n'étaient plus, auprès de la bouleversante réalité d'un être humain aux prises avec son propre mystère, que grotesque contrefaçon, que minime interrogation.

J'étais ainsi placé qu'on ne pouvait pas ne pas me voir en prenant les gâteaux ou en offrant du porto. Or ma voisine présenta plusieurs fois à son hôte l'assiette du goûter. Une fois, elle porta même les yeux en plein sur moi. MAIS ELLE NE ME VIT PAS.

L'abat-jour de la lampe qui s'allumait chaque soir ici éclaira à la fois le fauteuil de ma voisine et celui qui lui faisait face. MAIS CE FAUTEUIL ÉTAIT VIDE.

Lorsque j'eus compris que personne ne tremperait dans le porto les biscuits fins, qu'aucune voix humaine ne répondrait aux rares phrases brèves et émerveillées de la malheureuse ; quand je fus enfin devant l'évidence d'un rendez-vous imaginaire, il me semble que j'ai fait entendre une sorte de gémissement. La femme en parut confuse. Elle eut une expression hésitante, comme devant quelque chose d'imprévu ou comme si sa pudeur se troublait. Puis elle murmura très distinctement ces mots anglais :

– *Yes I have cried sometimes because of you, but I have always cherished those tears because of you...*

Que lui répondit donc l'absent de tendre et de cruel pour qu'elle reprît après un silence :

– *You are right. One who stops crying because he loves, he does not love anymore. And why should he live then ?*

Après cela, elle se tut longtemps. Je compris qu'elle écoutait maintenant un récit dont elle ponctuait d'un faible sourire et d'un petit geste charmant de la main les passages qui la ravissaient.

Je la regardais. Oh ! comme je regardai cette femme inconnue que la puissance de son rêve transformait en une créature touchée

par la grâce. Celle qui, sans en boire, portait à ses lèvres le vin de l'amour était belle de la beauté du bonheur qui ne s'attarde pas. Chaque soir, dans son petit salon rose et gris, à l'heure du rendez-vous, elle se quittait pour se retrouver, elle devenait magiquement la femme qu'elle eût été si quelqu'un l'avait aimée. Mais que dis-je ? Quelqu'un l'aimait, quelqu'un qu'elle créait, comme les roses de son jardin créaient le soleil. Et si la pitié devait effleurer les passants, c'est qu'ils avaient enseveli irrémédiablement l'innocence première de la vie.

Elle s'est levée de son siège, a versé l'eau bouillante dans une théière de porcelaine. Je l'ai vue se diriger vers le vaisselier pour y prendre deux tasses. À ce moment, elle s'est prise à rire plaisamment en renversant un peu la tête et en portant une main à sa gorge comme si un tendre excès l'oppressait. Lorsqu'elle se fut rassise, d'autres paroles de l'absent ont voilé son regard d'émotion. J'ai senti qu'elle était admise pour un soir, pour tout un soir, dans le seul miracle dont ne s'étonne pas la folle humanité : le miracle de l'amour.

Dehors, *Peace* me laissa passer sans me regarder.
Je n'ai pas osé traverser le jardin.

Adrienne CHOQUETTE.

Paru dans *Le Devoir* le 26 octobre 1963.

Repris dans *Gerbes liées* (1933-1963), Guérin, 1990.

www.biblisem.net